





**Pierre Gérard**

**PIERROT... Il est l'heure !**

Illustration de couverture : photographie de R. Roothoof, à Bruxelles, en 1950

© Pierre Gérard juillet 2020, éditions Bookelis

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservée pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ouvrage.



Tout part de l'enfance  
Tout nous ramène à elle



## I

Ce printemps tout neuf offre une belle journée, une promesse oubliée dans la nuit de l'hiver. Pour cette jeune femme prénommée Carmen qui un jour deviendra ma mère, c'est l'occasion de mettre ses rêves par ordre de préférence : un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout réalisables, comme on effeuille une marguerite.

Silhouette frêle parmi la foule, brune, aux yeux gris et vert, changeant à la lumière et aussi selon son humeur, le nez aquilin, des taches de rousseur délicatement posées sur le haut des pommettes. Carmen se promène joliment entre-deux-guerres mondiales sans le savoir, la première est finie depuis quelques années, la suivante ne tardera pas à pointer le bout de ses canons. Nous sommes au début des années trente, du haut de ses dix-huit ans, Carmen n'imagine pas connaître un nouveau conflit mondial, les humains sont fous pense-t-elle, mais pas à ce point. L'air transparent vibre dans les aigus, les derniers rayons du soleil allongent les ombres comme pour la saluer.

Sur le boulevard, des passants se font photographier, des militaires, prennent la pose, certains arborent des breloques au revers de leur veste, les boutons dorés renvoient des éclats de lumière, bientôt viendront les éclats brûlants des obus. La machine guerrière dévorera à nouveau la base de la pyramide

des âges, déjà bien entamée depuis les combats de la Grande Guerre.

L'écho des explosions résonne encore dans les mémoires, cependant, il règne une ambiance aux reflets tendres, en clair-obscur, composant une photo un peu floue sur laquelle ressort la lumière en premier. Carmen s'enroule dans les derniers rayons du soleil, décidant qu'elle va flâner un peu.

Aux terrasses, des chaises en rotins au tissu usé, sont disposées en une invite silencieuse, Carmen se laisse tenter, s'installe et commande une grenadine à l'eau, le serveur a mis une paille dans le verre, une façon d'anticiper l'été qui sera beau, Carmen veut s'en persuader. En attendant c'est toujours ça de pris. Quand ses pensées s'entortillent, elle pense que ces militaires aux poses avantageuses sont un mauvais présage, en même temps ils ont fière allure avec leurs tenues bien repassées et neuves, sourire aux lèvres comme dans les films quand le héros gagne à la fin.

Le calme avant la tempête en quelque sorte.

Les gens ont l'air heureux. C'est la sortie des bureaux, les magasins baissent les rideaux. Les badauds semblent pressés de rentrer chez eux, ou peut-être de boire un verre dans un des cafés longeant l'avenue, solitaires, en couples ou en bandes, leurs pas dessinent des figures aléatoires, dans un va-et-vient rapide. Il y a eu du monde en ville, les magasins ont fait le plein. À la maroquinerie, Carmen n'a pas chômé, la clientèle avait des envies de couleurs, les premiers beaux jours probablement. Fin de journée, le calme revenu, Carmen passe en mode rétropédalage, revisitant son enfance, patchwork d'idées

mélangées, raccommodant sans cesse les bouts d'étoffe du passé, petits morceaux froissés, sombres ou fleuris, semblable à du tissu nécessitant un repassage attentif ; ça risque de prendre du temps cette introspection.

Elle se revoit comme si c'était hier, à l'âge de six ans, avec sa sœur Violette, à peine plus âgée, s'égosillant en chœur ou en canon, style de circonstance étant donné l'époque, dans les tours de chant initiés par son père, en 1919, chantant La Marseillaise et autres airs martiaux, une barette tricolore dans les cheveux, censée titiller la fibre patriotique des quidams en fête. Les deux petites connaissaient par cœur le circuit des cafés de Strasbourg, enfumés, peuplés de noceurs, se nourrissant de bretzels arrosés de bière. Une quête après l'autre, elles se retrouvaient endormies sur la banquette d'un bistrot, pendant que leur géniteur aviné, refaisait en paroles, un monde en grande partie détruit, dépensant en tournées générales, le fruit de la générosité des noctambules, soulagés d'avoir échappés à la boucherie, générale et mondiale venant de s'achever.

Carmen se remémore ces séances avec nostalgie. Elle n'a pas vraiment souffert de cette période, son père est passé maître en système débrouille, il la fascine pour sa façon de prendre le bon côté de la vie sans penser au lendemain, les choses sont claires dans la famille, pas d'illusion, chacun fait comme il peut, « après nous les mouches » est la devise apprise dès le plus jeune âge.

Carmen, a à peine connu sa mère, son père ne s'étendant jamais sur sa vie passée, elle s'est donc inventé une histoire, imaginant une éternelle et mystérieuse inconnue qui le restera à jamais.

Maman doit être une enfant abandonnée, se persuade Carmen, fruit d'un amour passionné mais interdit, entre un notable et sa bonne, la preuve : sa mère est née au Luxembourg, elle a fait des études en Belgique, ce parcours improbable lui laisse penser qu'une enfant d'origine modeste n'aurait pu intégrer un internat sans un financement quelconque, de là à déduire que le père était fortuné ? Cette histoire à quatre sous en vaut bien une autre.

À la maison on ne parle jamais de leur mère, alors, elle ne peut se représenter comment était en vrai celle qui l'a enfantée. Il ne reste à Carmen qu'une petite photo jaunie, déchirée à force de la caresser, jusqu'à sentir sur son front le souffle et la douceur des lèvres de cette maman de papier, parfois elle entend sa voix.

## II

Carmen et les autres enfants, Gaston, René, Robert et Violette, ont une belle-mère, prénommée Aimée, leur père l'a rencontrée lors d'une de ses virées nocturnes, nombreuses et débridées. Aimée, est une artiste extravagante, semblant vivre dans un monde à part, elle ne s'occupe de rien, c'est Violette qui se tape tout le boulot à la maison. Tour à tour exubérante ou déprimée, Aimée fait des gammes à longueur de journée, sur un piano droit, son premier prix de conservatoire ne lui servant qu'à se produire sur des scènes minables, dans des endroits miteux. Variété, baroque ou classique, son répertoire est adaptable à tous les publics. La vitesse à laquelle elle descend les coupes de champagne en étonne plus d'un, en fait, elle est plus célèbre pour ses frasques que pour sa musique. Aimée est aigrie de n'être pas reconnue pour son talent, réel aux dires des connaisseurs, elle mène une vie instable, en goguette la nuit, piano-bar jusqu'au petit matin, recluse dans l'appartement pendant la journée, volets fermés pour éviter la lumière et préserver sa vue sensible, sa peau est blanche comme la faïence d'un lavabo.

Le temps passe vite, l'insouciance et l'envie collective de rattraper les années perdues, ne font pas exception chez ce couple aimant s'amuser. Les enfants, livrés à eux-mêmes se débrouillent comme ils peuvent, chacun a grandi de son côté,

créant ses propres repères. Carmen ne se plaint jamais de ces années, ou alors avec humour et dérision, nostalgie souvent. Années folles où tout s'est accéléré, les adultes retombés en enfance, les enfants obligés de grandir vite et seuls, par bonheur, Violette n'est jamais loin, tenant la main de Carmen, la présence rassurante de sa grande sœur lui donne de la force.

Un jour, ses trois frères et sa sœur, tribu perdue parmi d'autres, se sont retrouvés dans un endroit coincé entre la rue Gambetta et le boulevard Vauban, à Lille, rue de La Tranquillité. Pas facile à trouver, ce lieu anonyme, pas si tranquille, comme le nom ne l'indique pas. Les habitants se parlent fort, se disputent, s'amuse, les histoires se dénouent et se nouent au vu et su de tous, bonjour l'intimité.

Le déménagement précipité de la famille, s'est fait, suite à la mutation de leur père dans cette grande métropole populaire. Demande exprès de sa part pour quitter Strasbourg ? C'est bien possible. Connu là-bas comme le loup blanc, il a écumé tous les lieux fréquentés par les noctambules, avec les problèmes qui vont avec, noceur invétéré, joueur, flambeur, dragueur, il n'a que des amis à boire ; les derniers temps, il semblait inquiet, se retournant dans la rue comme pour vérifier s'il n'était pas suivi, créancier ou mari jaloux, leur père, vrai séducteur, porte beau et plaît aux femmes.

Les Grands Magasins dont il décore les vitrines, souhaitant dynamiser les ventes dans leur succursale de Lille, sont satisfaits que le père de Carmen, (mon futur grand-père) étalagiste, décorateur apprécié, a choisi de se refaire une santé dans cette ville. Ce petit homme malicieux, toujours de bonne humeur même quand il a des ennuis, est réellement efficace, faisant rêver

les gens avec des mises en scène impressionnantes, modernes et vivantes, il a été un des premiers à électrifier une vitrine pour créer des décors toujours plus réalistes, sans déclencher d'incendie, d'autres ont essayé avec moins de réussite.

L'œuvre majeure de sa nouvelle affectation, est, sans conteste la mise en scène de l'atterrissage de Lindberg dans son avion Spirit of St. Louis, première traversée aérienne de l'Atlantique, décor insensé, pour un exploit incroyable. Les clients potentiels du Magasin où il œuvre, se sont précipités pour admirer ce tableau d'un réalisme inouï, et, accessoirement acheter les vêtements présentés. Les héros font rêver, le chiffre d'affaires s'est envolé avec Lindberg virtuellement aux commandes, voyager au-delà des océans, déjà rare en bateau, alors l'avion carrément impensable, le rêve toujours le rêve, un ressort universel pour les humains ordinaires que nous sommes. Le tiroir-caisse s'en souvient encore au paradis des commerçants.



### III

Le tramway ligne B ne va pas tarder, le rater serait synonyme de marche surtout que depuis qu'elle est absorbée dans la grande lessive de ses pensées le temps tourne à l'eau de boudin, des gouttes commencent à jouer des claquettes, marcher avec ses chaussures légères ne l'enchantent pas vraiment. Pressée aussi car, comme presque tous les soirs, quand les jours s'étirent en prenant sur la nuit, après le repas, se tiendra une de ces réunions chez Marco. Sorte de veillée fantastique, où chacun devient un autre, raconte une histoire, chante avec son cœur, joue une petite musique venue d'ailleurs, c'est le bon côté de la vie dans cette rue, aux trottoirs défoncés et pavés disjoints, pour y accéder il faut emprunter une ruelle étroite, mal éclairée la nuit, un vrai coupe-gorge, personne n'y vient par hasard, sauf à s'y être égaré.

Les fils des voisins, au nombre de cinq, ne sont pas les derniers à participer, nous les découvrirons au détour de l'histoire. Pierre, mon futur père, n'est pas souvent présent, il parle sérieusement de politique et cherche déjà à bâtir un monde idéal.

Raymond, chante des standards, Charles Trenet, Maurice Chevalier, d'une voix un peu chevrotante qui aujourd'hui aurait du succès, style Julien Clerc, Violette et Carmen rient sous cape, car il n'est pas question de le vexer, d'autant que ses ritournelles

donnent le ton de la soirée. Quand il ne chante pas Raymond est timide et se tient sur la réserve.

Louis, cordonnier fantasque, répare les chaussures et parfois les bleus de l'âme. Il est rigolo, un peu moqueur il a toujours le mot juste quand il sagit de cerner une scène ou un personnage, marié à Mina, pas encore d'enfant mais une belle idée, quand ils en auront, en faire des fonctionnaires.

Roland, jeune homme élégant, toujours tiré à quatre épingles, se tient droit, humour pincé comme un anglais, il a la plus belle voix, s'accorde avec un diapason et entonne des airs d'opéra, il a d'ailleurs fait un disque à compte d'auteur et quelques tournées dans les églises après la guerre, dans une chorale qui eut un certain succès, la Chorale des Trente.

Armand, employé dans les assurances, très doux, raconte des histoires, son accessoire au fond de la poche, nez rouge de clown dont il se sert comme amplificateur d'effet comique ; dans ces moments heureux, la vie est légère, la pendule terrestre peut bien s'arrêter, personne ne s'en apercevrait, peut-être même que le temps suspendu est souhaité de tous.

Les cinq frères ont une sœur, Doriane, trop jeune, elle ne fréquente pas ces soirées.

## IV

À Lille, Carmen aime sa nouvelle vie, son père, « le père Roothoof » , c'est ainsi que ses enfants le nomment, ne s'occupe pas plus du quotidien, toujours absent, ses habitudes n'ayant pas changé depuis Strasbourg, l'incorrigible bambocheur qu'il est a repris son droit à l'insouciance, vie nocturne et cuites mémorables, fidèle à ses « non-convictions ». Risibles ou dramatiques, les évènements ne l'atteignent pas, vivant au jour le jour et à crédit la plupart du temps.

Les années vécues rue de la Tranquillité ont été marquées par la disparition de deux frères de Carmen ; l'aîné Gaston, emporté par la tuberculose, malgré des soins et un séjour inutile en sanatorium, René détruit par l'amour s'est tiré une balle dans la tête. Bang ! C'est le mystère de l'amour et de la fragilité. On ne se parle pas beaucoup, chacun occupé à son propre destin ; si l'on pouvait se douter jusqu'où l'esprit tient en équilibre, au-dessus de la faille avant de basculer. Parfois on meurt en chutant juste d'une hauteur de trottoir, même quand ça ne vaut pas la peine, le résultat est identique, bang !

C'est la première fois qu'elle voit la mort d'aussi près, et quelle mort, du sang partout dans la petite chambre. Il a fallu nettoyer les taches sur le mur et sur le sol, malgré les larmes qui se mêlent à l'eau rougie dans le seau, on frotte, on frotte de plus en plus fort jusqu'à ce que la douleur du corps remplace celle de la

tête. On n'oublie jamais l'horreur, mais la vie est tenace, reprenant toujours ses droits, même que dans deux dimanches, avec Violette, sa chère sœur et Modesta, sa meilleure amie, sa collègue et confidente, son alter ego, elles iront au dancing du bois de Boulogne retrouver leurs amoureux.

Les préparatifs s'apparentent à une cérémonie, la mode est aux chemisiers blancs, alors, Carmen emprunte une chemise de son père, s'arrange quelques mèches en accroche-cœurs, un peu de rouge aux joues et en piste, le roi n'est pas son cousin, c'est si bon de se trouver belle !

Violette a beaucoup de succès et danse bien, valse et tango, jamais lasse. Depuis quelques week-ends elle fréquente un jeune homme prénommé Robert, entre elles, elles l'appellent le grand Robert, une manière de le différencier dans la conversation d'avec Robert leur petit frère. Grand Robert a des cheveux ondulés, blond foncé, il a vite pris de l'importance dans les projets de Violette, supplantant Jean Gabin son idole de cinéma dont elle ne rate jamais un film. Violette n'a plus d'yeux que pour grand Robert, son cœur bat la chamade à chaque fois qu'elle pense à lui, ils ne se quittent pratiquement plus, Violette est en lévitation, on parle déjà mariage, un petit est en route, une petite France, nous la retrouverons, cousine dans quelques années quand les routes improbables et familiales se croiseront.

Peu de temps après, un second enfant paraîtra, un garçon prénommé Julien, ses deux enfants Violette les aura avec son grand Robert, rapidement ça n'ira plus entre eux, mais on n'en est pas encore là.

## V

Carmen est triste depuis que Violette a convolé, elle se dit que le temps est peut-être venu de fonder un foyer à son tour ; heureusement, Robert, son jeune frère, tendrement surnommé « Bérus », est encore à la maison.

Nous verrons Bérus sur les marchés, vendre des coupons d'étoffe, conduire une grosse Delahaye pleine de chromes, transporter ses ballots de tissu et pratiquer son commerce itinérant de ville en ville ; il frime, jouant au gros marchand pour le compte d'un grossiste, ça suffit grandement à son bonheur, ce sera l'unique voiture qu'il aura pilotée dans toute sa vie.

Robert, le petit frère, moi qui connais la suite, je peux vous dire qu'il est resté le dernier. Les dernières années de sa vie, ses sœurs, Violette et Carmen décédées, il ne prenait plus ses médicaments, il s'est laissé mourir en quelque sorte. Tous les trois ont buté sur la marche du vingt et unième siècle, ils vécurent assez longtemps, plus de quatre-vingts ans et disparurent à peu d'intervalle en l'espace de deux ans.

Bérus, pour nous ses neveux est devenu, Oncrobert, tout attaché, ou bien Mononcrobert, ça dépend avec qui on en parle, il s'est installé à Bruxelles, et vient nous voir régulièrement dans notre petite maison. Vous aurez les détails de la joie que nous ressentons quand il nous rend visite, enfant, c'est avec une

grande impatience que j'attendais sa venue car il avait toujours des histoires en stock, une image me vient, encore aujourd'hui, quand je pense à lui. Une aventure qu'il nous racontait en riant. Le Père Roothoof, comme d'habitude décalé et hâbleur, l'avait inscrit, dans une école privée pour gosses de riches, sans en avoir les moyens évidemment.

Voilà qu'arrive le moment de la communion solennelle, à l'époque cette cérémonie est prétexte à décorum et simagrées. Dans les familles, après la messe, repas élargi aux branches éloignées, cadeaux au communiant, un vélo, souvent le premier vélo, une montre, en général la première montre, Oncrobert n'a rien eu, tant s'en faut. Grand tralala et costume de circonstance, le père Roothoof a habillé son fils avec un petit costume de communiant, présenté dans la vitrine qu'il aménageait ; pour le costume, rien à redire c'était parfait et même le top, par contre les chaussures percées aux semelles pour les adapter aux mannequins l'empêchait de soulever ses pieds, le cierge, le plus gros de tous, énorme, était un faux en carton creux, recouvert d'une mince couche de paraffine ; nous imaginions l'angoisse d'Oncrobert à l'idée que les cierges soient allumés pendant la cérémonie et que le sien ne s'enflamme en trois secondes mettant le feu aux aubes des filles ; pas fier avec ses semelles trouées, colmatées avec des feuilles de papier journal, quand, agenouillé devant l'autel, il exposait le dessous de ses chaussures à toute l'assemblée en prière, dans ces circonstances, grimacer est aussi recommandé, soulignant le poids supposé du cierge factice et néanmoins monumental ajoutant à la mascarade.